

— Si je vous dis cela, fit-elle d'un ton languoureux, vous ne serez pas content et peut-être ne me pardonnez-vous point.

— Ma toute belle, il faudrait que la chose fût bien grave pour que je puisse pas vous pardonner.

— C'est que c'est grave, Antonin, très grave.

— Ah !
— Antonin, dans ce que je pourrais faire, y a-t-il une action que vous ne me pardonneriez point ?

Le regard du baron eut un fauve éclair.
— Clérie, répondit-il d'une voix sombre, je ne vois qu'une chose que je ne pourrais pas vous pardonner.

— Et cette chose est ?
— L'abandon.

— Ainsi vous êtes jaloux ?
— Oui, je suis jaloux, afroissement jaloux, répondit sourdement M. de Candolle.

— De moi ?
— De toi.

— Oh ! alors, c'est que tu m'aimes, mon gros chéri. Et si je cessais de t'aimer, tu serais capable de me tuer ?

— Non, répondit sèchement le baron, je ne voudrais pas tuer une femme, moi ; mais tout serait fini entre nous et ne me reverrais de ma vie.

— Eh bien, va, lui dit-elle, tu peux être tranquille, bien tranquille ; ah ! je t'aime trop pour que je puisse avoir seulement la pensée de te tromper.

— Très bien. Mais tu ne me fais toujours point connaître la cause de tes ennuis.

— Je vais tout te dire, mon Antonin ; j'ai déjà trop longtemps gardé le silence. Mais tu ne m'en voudras point, n'est-ce pas ?

— C'est convenu.

— Ah ! si j'avais su. Mais je ne savais pas. Et après, quand j'ai appris, c'était fait.

— Diable, diable, voilà un début qui pique singulièrement ma curiosité.

— Antonin, une question d'abord.

— Va pour la question.

— Es-tu content de ton nouveau valet de chambre ?

— Mais oui, il fait assez bien mon affaire.

— Il est convenable avec toi ?

— S'il ne l'était pas, je le chasserais comme j'ai chassé l'autre.

— Est-ce que tu ne lui trouves pas un air drôle ?

— Hé, je ne fais guère attention à l'air de mon valet de chambre.

— Peut-être est-ce un tort, mon ami.

Enfin écoute ce que je vais te dire et, je t'en prie, ne te mets pas en colère contre ta petite Clérie. Je te le répète, je ne savais pas, j'ai été trompée. Je croyais, tout en faisant plaisir à une amie, rendre service à un brave et honnête homme, et c'est un misérable que je t'ai fait accepter pour valet de chambre.

— Hein, que me dis-tu là ?
— Antonin, ton valet de chambre n'est pas ce M. Laurent que j'ai connu autrefois et que je croyais te recommander.

— Alors, qu'est-ce que c'est que cet homme ?
— Écoute, écoute : Deux jours après son entrée chez toi, mon amie est venue me voir, pour me remercier de l'empressement que j'avais mis à lui être agréable :

— Oh ! me dit-elle, c'est un grand, un

immense service que tu nous a rendus à lui et à moi.

— Pensant que j'aurais l'occasion de voir ton valet de chambre un jour ou l'autre et que je reconnaîtrais pas en lui le domestique Laurent, elle crut devoir m'avouer qu'elle m'avait trompée. L'homme qu'elle m'avait recommandé n'était pas le valet de chambre Laurent que j'avais connu ; il s'était affublé de ce faux nom comme il aurait pu en prendre un autre. Comme tu dois bien le penser, je ne pris pas la chose en riant, je lui reprochai vivement d'avoir abusé de ma confiance et l'accablai de questions.

— Pousée dans ses derniers retranchements elle finit par me dire que l'individu avait commis un crime et que, poursuivi par la police, il était forcé de se cacher. Elle tomba à mes genoux et me supplia, en sanglotant, de ne pas perdre le faux Laurent. Elle l'aimait. Elle voulait le sauver. Elle me jura que tu l'aurais pas à te plaindre de lui et qu'il se montrerait reconnaissant du service que tu lui aurais rendu en le gardant deux ou trois mois chez toi, où il ne craignait point d'être découvert par la police.

— Que te dirai-je, Antonin, je me laissai toucher par ses larmes, et je lui promis de ne point te dire que tu donnais asile à un malfaiteur. Tu vois comme je tiens ma promesse ; mais je ne pouvais plus me taire, non, non, je ne pouvais plus, je souffrais trop ! Mais, depuis huit jours, je suis à la torture, je ne vis plus. J'ai peur, Antonin, j'ai peur que cet homme n'attende à ta vie !

Elle eut une sorte de crise de douleur parfaitement jouée et s'écria :

— Mon Dieu, si je ne t'avais plus, qu'est-ce que je deviendrais ! Ah ! je n'aurais plus qu'une chose à faire : mourir !

Le baron, qui n'était cependant ni peureux, ni poltron, était devenu blême d'effroi.

— Que ! est donc le crime qu'a commis le faux Laurent ? demanda-t-il.

— Il a tué !

— Oh ! pourquoi a-t-il tué ?

— Pour voler.

— Mais c'est épouvantable ! exclama le baron.

— Voilà bien pourquoi je n'ai pas tenu la promesse que j'avais faite. Après tout, tant pis pour mon amie, qui ne l'est plus, d'ailleurs ; du moment qu'elle m'a trompée, elle n'a plus droit à mon amitié.

— Sais-tu le nom véritable du criminel ?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Clérie se mit à trembler et répondit :

— La frayeur que m'inspire ce misérable va jusqu'à ne pas oser prononcer son nom.

— Pourtant, il est nécessaire que je le connaisse.

— C'est l'homme qui a étranglé la tireuse de cartes.

— Jules Pertuiset ! exclama le baron en se dressant comme par un ressort.

Très agité, il fit plusieurs fois le tour du salon, marchant à grands pas. Il avait le front plissé, les lèvres crispées, l'œil dur. Jamais Clérie ne lui avait vu un pareil regard. Inquiète, elle cria :

— Antonin, dis-moi que tu ne m'en veux pas !

— Il s'arrêta brusquement, se secoua comme un caniche qui sort de l'eau où on l'a jeté, et revint près de la jeune femme.

— Non, dit-il, je ne t'en veux pas,

mais... Voyons, est-tu bien sûre que ce soit le mari de la Cadore ?

— Hélas ! oui.

— Jusqu'ici la police a vainement cherché l'étrangleur, avec cette conviction que ce misérable n'est autre que Jules Pertuiset, le mari de la victime. D'après le signalement de Jules Pertuiset, donné par les journaux, cet homme porte toute sa barbe, qui est noire, légèrement grisonnante ; ses cheveux, également noirs, commencent aussi à grisonner. Or Laurent n'a ni barbe ni moustache, et, au lieu d'être noirs, ses cheveux sont d'un blond tirant sur le roux.

— Je ne comprends rien à cela, fit Clérie ; pourtant, je suis bien sûre. Ah ! j'y suis, s'écria-t-elle, aussitôt, j'y suis : il a coupé sa barbe et ses cheveux et porte une perruque.

— Il faut qu'il en soit ainsi, du moment que tu es sûre que c'est Jules Pertuiset, dit le baron.

Il reprit sa place sur le canapé et resta songeur.

— Antonin, à quoi penses-tu ? lui demanda Clérie au bout d'un instant.

— A une infinité de choses.

— Que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas encore, je verrai.

— Antonin, j'ai une peur horrible de l'étrangleur ; je t'en supplie, qu'il ne sache jamais que c'est moi qui t'ai dit...

— Rassure-toi, je me garderai bien de lui apprendre comment j'ai su qu'il était le mari de la cartomaniacienne.

— Ce scélérat, vois-tu, voudrait se venger de moi ; j'aurais toujours dans l'idée qu'il va venir ici pour m'étrangler ; je ne pourrais plus avoir un instant de sommeil.

— Je ne lui parlerai pas de toi, te dis-je.

— Oui, n'est-ce pas ? Antonin, veux-tu que je te donne un conseil ?

— Voyons.

— Eh bien, si j'étais à ta place, voici ce que je ferais ; j'irais, cette nuit même, trouver le commissaire de police et je lui dirais : "Monsieur le commissaire de police ; on cherche partout, inutilement, depuis plusieurs jours, l'homme qui a étranglé la tireuse de cartes ; eh bien, je sais où il se cache, moi. Prenez avec vous deux ou trois agents solides et suivez-moi à mon domicile, rue Tronchet ; là, vos agents empoigneront mon valet de chambre, qui se fait appeler Laurent, et, dans ce soignant Laurent, qui cache ses cheveux noirs sous une perruque blonde, vous trouverez le nommé Jules Pertuiset, l'assassin de la pauvre Mme Cadore."

— Hé ! hé ! fit le baron avec un sourire forcé, le conseil n'est pas mauvais.

— Oh ! oui, tu feras cela ; il faut au plus vite te débarrasser de cet homme.

Mais il est capable de tout, ce misérable ! Qui sait s'il ne l'assassinerait pas pour te prendre seulement ta montre et ton portefeuille ?

— Vois-tu, tant que je n'apprendrai pas que l'étrangleur a été mis sous les verrous, je serai comme au désespoir.

Le même sourire forcé reparut sur les lèvres du baron. Un instant encore il resta pensif, puis il se leva et prit son chapeau et sa canne.

— Tu me quittes fit Clérie d'une voix caressante.

— Oui, il est onze heures.

— C'est vrai ; comme le temps passe ! Tu vas aller chez le commissaire de police ?

— Pas ce
— Pourquoi
— Je veux
— Mais

Bien qu'i
tonin ne so
amis au lieu
et moins a
Clérie, en s
idée que, se
lui et fut
C'était le ju
— Oh est
nongo.

— Dans s
— Dupuis
— Dupuis
probable q
Mais si m
Laurent, j
— Non,
nin, laissez
Et il ajou
— Vous j
ser.

Il passa
gna point,
mer les po
gettes par
suite il ouv
prit un ass
table de nu
un assassi
gardes. Il
des pensées
sommel fu
trois heures
fondement
vint troub
qu'à huit
D'ordina
Antonin n
onze heures
pareseux
son lit. S
dès la veil
un fauteur
glissa le re
son veston
tes, tira le
valet de ch
ayant, com
figure plac
dépit de su
de se tenir
dont il exa
tame terre
tranquille
chambre a
service de
tant, Lau
— Bien,
— Tom à c
— Hés !
vous médis
votre per
vous arri
Le mari
vivement t
sentit poit
vera. Mais
avait réus
— Ma f
j'ignorais
Ah ça, pou
nie vous a